

Laurent-Michel Vacher (1944-2005)

Testament critique

Pamphlet sur la situation des arts au Québec de
Laurent-Michel Vacher, Éd. de l'Aurore, 137 p.

Une petite fin du monde. Carnet devant la mort de
Laurent-Michel Vacher, Liber, 197 p.

Suzanne Joubert

Numéro 205, novembre–décembre 2005

La disparition

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18197ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Joubert, S. (2005). Laurent-Michel Vacher (1944-2005) : testament critique / *Pamphlet sur la situation des arts au Québec* de Laurent-Michel Vacher, Éd. de l'Aurore, 137 p. / *Une petite fin du monde. Carnet devant la mort* de Laurent-Michel Vacher, Liber, 197 p. *Spirale*, (205), 32–33.



crédit photo : Alain Dickar

LAURENT-MICHEL VACHER (1944-2005) TESTAMENT CRITIQUE

PAMPHLET SUR LA SITUATION DES ARTS AU QUÉBEC de Laurent-Michel Vacher
Éd. de l'Aurore, 137 p.

UNE PETITE FIN DU MONDE. CARNET DEVANT LA MORT de Laurent-Michel Vacher
Liber, 197 p.

LAURENT-MICHEL Vacher s'est intéressé aux arts dès les années soixante et il conservera cet intérêt toute sa vie même s'il n'a, de son propre aveu, pas assez écrit sur ce sujet qui le passionnait. Néanmoins, les textes sur l'art des premières années effervescentes rejoignent ceux de la fin douloureuse et donnent à l'œuvre de ce philosophe une coloration toute particulière. Ce n'est pas lui faire tort que de l'aborder par ce biais puisque ses préoccupations socialistes aussi bien que sociales s'y sont exprimées avec finesse et clarté et qu'en fait toute sa pensée philosophique trouve là son illustration. Il regrette explicitement de ne pas avoir eu le temps de reprendre plus amplement le sujet, et nous avec lui, car ces notes — tirées d'*Une petite fin du monde. Carnet devant la mort*, paru en septembre chez Liber —, sont parmi les plus fines et les plus justes réflexions sur l'art et méritent absolument d'être lues, comme d'ailleurs toutes celles qui traitent de la mort, une mort vécue avec une intransigeante sincérité.

Trente ans plus tôt, après quelques articles de critique d'art dans *Hobo-Québec*, son premier texte d'importance avait été *Pamphlet sur la situation des arts au Québec*, publié en 1975. On aimerait presque le passer sous silence à titre d'écrit de jeunesse un brin exalté, au bénéfice d'une position plus mûre et plus riche exprimée par la suite, mais il se trouve que c'est le seul livre de Vacher consacré tout entier aux arts et qu'il témoigne d'une pensée aiguisée et d'une généreuse énergie, avec ici et là des idées qui resteront.

Les premières lignes prennent la forme d'une « apostrophe emphatique » : « Artistes du Québec... qui refusez de n'être que des témoins ou, pire, des amuseurs... encore un effort si vous voulez devenir révolutionnaires! » Le ton est donné. Or, il n'est que trop vrai qu'à cette époque bon nombre d'artistes et de critiques se piquent de révolution, s'en font parfois plus sé-

rieusement un devoir, se posent des questions, ou souffrent de mauvaise conscience à cet égard. Vacher, impitoyable, s'en prend à ce que cette mode révolutionnaire, hors d'une action sociale efficace, a de faux et de vide. Il déboulonne méthodiquement toutes les prétentions, écrase d'ironie ceux qui osent réclamer l'aide financière de la société, portés par la conviction que le seul statut d'artiste les y autorise. La galerie La Relève, qui avait suscité des espoirs grâce au battage idéologique entourant son ouverture, mais dont la vie fut brève, de même que la volonté de la Société des artistes en arts visuels du Québec (SAPQ) de participer à la Foire de Bâle de 1974, n'échappent pas à sa mordante dénonciation, toujours au nom de l'idéologie marxiste, mais aussi d'une sincère préoccupation sociale. Que les artistes qui se veulent révolutionnaires renoncent au succès personnel, à l'expression d'eux-mêmes, à l'originalité créatrice, pour faire avancer la cause. « *Vivre de son art n'aura alors sans doute plus beaucoup de sens* », admet Vacher. Austère programme!

L'honnêteté du doute

Et puis, Vacher est pris d'un doute honnête : « *il y a peut-être trop de diatribe dans ce pamphlet* », écrit-il, et il tempère quelque peu. Du moins, il souhaite que les artistes réalisent que « *la pensée, la parole et l'écriture... le dialogue théorique et l'engagement idéologique ne sont pas une pratique séparée et extérieure à la création artistique* » et font plutôt partie de ses assises.

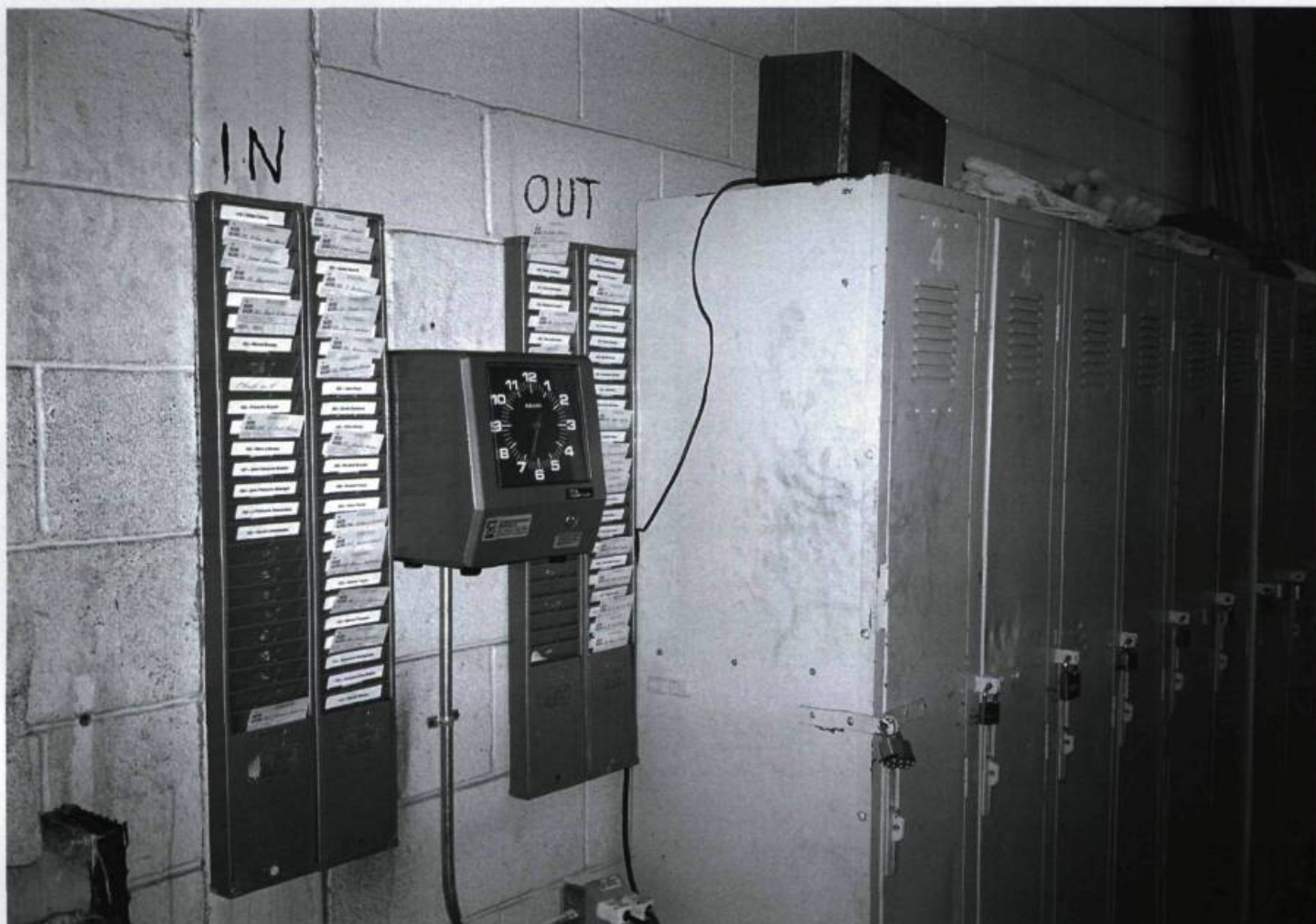
Le *Pamphlet*... n'était pourtant pas dénué de mérites, et en particulier son plaidoyer pour la critique, d'autant qu'on publie peu de textes de réflexion sur les arts, au Québec et dans toute l'Amérique française, qui soient aussi vivants et accessibles. Vacher parle, il est vrai, un langage de philosophe, mais se défend bien de verser dans le snobisme de l'hermétisme. Les outrances marxistes du *Pamphlet*... ont sans doute empêché cet ouvrage de laisser des traces

plus durables et son auteur lui-même reconnaissait récemment l'obsolescence de cette approche, avouant ressentir « *une pitié attendrie* » pour sa propre naïveté, et avoir franchement honte du dogmatisme de certains passages.

Il n'a pourtant pas renoncé à la lutte par la suite, celle de la pensée et de l'activité critique, défendant toujours, dans le numéro du 20^e anniversaire de *Spirale* en septembre-octobre 1999, une dialectique des contraires qui, croyait-il, s'appliquerait idéalement à l'interprétation critique des œuvres d'art et autres « *configurations culturelles* » ou « *instaurations symboliques* ». Du fait qu'« *Une petite fin du monde* » reconnaît volontiers que l'art échappe à toute réduction rationnelle, on se plaît à croire que cette dialectique-là se rapproche, hors de toute rigidité, de « *l'art de se bien disputer* » de Jean Nicot, ou de la thèse de Heinrich von Kleist pour qui la parole, la discussion donc, contribue dans les meilleurs des cas à l'élaboration progressive des idées. On assiste précisément à cela dans un autre petit livre fort émouvant, *Dialogues en ruines* (Liber, 1996), dans lequel Vacher évoque ses interminables et fructueuses conversations avec l'ami Jean Papineau.

Les pages ultimes

Par bonheur pour tous ceux qui recherchent une pensée de quelque profondeur sur la création artistique aujourd'hui, il existe un pendant au *Pamphlet* et ce sont les précieuses pages d'*Une petite fin du monde*. Dans cet ultime écrit, Vacher déclare avec modestie qu'il ne prétend à aucune originalité dans ses goûts en peinture; la longue liste millésimée d'œuvres picturales, musicales et littéraires, établie à titre de « *Matériaux de projet* » pour un travail jamais réalisé sur l'art du xx^e siècle, semble en effet aller dans ce sens. À quelques exceptions près, cette liste rejoint des consensus modernistes et actuels. Quelques artistes québécois reconnus s'y retrouvent : Borduas,



Yves Lemelin, *afficheur*, de la série *Les travailleurs*, Emmanuelle Léonard, épreuve à développement chromogène, 32 × 44 cm, 2002.

Riopelle, Dumouchel, Trudeau, Lemoyne, Derouin, Goodwin, Geneviève Cadieux.

Les pages sur la critique méritent ici encore une attention particulière. Vacher s'y déclare d'intention réaliste, objective et matérialiste. Il croit possible « *dans l'état actuel de nos savoirs* » qu'il y ait un certain nombre de critères « *plus ou moins fixes ou universels* » dans les appréciations esthétiques, même s'il admet que la qualité esthétique puisse relever de l'anthropologie. On peut croire que les savoirs dont il parle réfèrent aux sciences, qu'il envisage comme d'essentiels fondements de toute conception du monde. Selon lui, le critique « *n'est certainement pas celui qui chercherait l'essence même de l'art... c'est celui qui devrait chercher à distinguer, dans le fouillis de la production qui l'en-toure et au milieu des idéologies ambiantes... les*

œuvres qui sont réellement et objectivement les plus fortes ».

Pourtant, Vacher se dit ailleurs assez préoccupé, sans doute à titre de philosophe cette fois, par une définition de l'art en général et il en précise quatre éléments qui revêtent un caractère exemplaire et crucial.

L'art serait donc :

1 – une activité humaine, productrice, créatrice, instauratrice, se rattachant à des préoccupations, émotions, expériences, inquiétudes, etc.

2 – quelque chose sortant de l'ordinaire, spécial, étrange, troublant, mystérieux, beau, sublime, ludique, etc., échappant au quotidien banal avec des qualités d'accomplissement, de perfection, d'harmonie, de richesse de sens, d'originalité, de pouvoir d'évocation, de suggestion, de dérision, etc. ;

3 – résistant à toute réduction, traduction, explication, manifestant une « *épaisseur symbolique intrinsèque*, irréductible au langage ;

4 – exploratoire et inventif, faisant penser au monde réel, à l'existence humaine réelle, tout en attirant l'attention sur sa propre spécificité formelle, par une sorte de transfiguration, de source d'espérance.

Quel plus beau mot de la fin à laisser en héritage à un monde qui crève de désespérance et à qui, peut-être, le meilleur de l'art pourrait apporter une espérance lucide ! Ce meilleur de l'art, Vacher le conçoit comme « *une entreprise infinie d'approfondissement et de synthèse de la multiplicité des expériences humaines* », entreprise sœur de la sienne.

Suzanne Joubert